

FRAGMENTS DE LA VILLE INFINIE

par Catherine François¹

Introduction de Santiago Auserón

Introduction

Le premier livre de Catherine François fut écrit à partir de ses parcours dans les rues de Madrid, quelques années après s'être établie dans cette ville, au milieu des années soixante-dix. Il s'inscrit, en quelque sorte, à la suite des promenades urbaines de Baudelaire ou de Rilke, combinées avec la densité onirique du jeune Artaud. Joignant les impressions du trajet quotidien aux fragments de rêves dans lesquels la ville réapparaît de façon obsessive, l'auteur provoque l'émergence de l'inconscient de la ville: sa géométrie proliférante, "de tout temps contaminée par l'absence". Dans le discours en parallèle de la pensée et de la marche dans la ville, la vision de l'espace intérieur se superpose à l'image de l'espace réel, mettant en question son apparence. La "ville déserte" qui se révèle comme substrat de celle habitée par la foule anonyme trouve sa contrepartie dans le "corps volé", envahi par les fantômes de l'espace extérieur, porteur de traits qui ne lui sont jamais propres. L'intime relation entre l'espace urbain et l'esprit sera de nouveau le sujet d'un autre livre de Catherine François: *L'arbre absent*.²

Je me vois en rêve, marchant à pas feutrés sur le trottoir désert. Des murs, des rues, des constructions hautes et basses se succèdent, des obstacles qu'il faut enjamber, des poteaux à contourner, et la mémoire d'insecte qui me fait trouver l'adresse (mais quelle adresse?), sonner à la porte et entrer.

Les souvenirs, comme une porte qui s'ouvre et se ferme, ne servent qu'à rendre plus indécis. Il y avait une pierre si semblable aux autres que je dus faire de grands efforts pour simplement la regarder.

Cette ville n'est pas morte mais déserte, de tout temps contaminée par l'absence. Un souvenir de fonction confuse traîne dans les rues. Les rues créent en quelque sorte l'endroit où elles aboutissent; elles produisent les termes et les arrêts momentanés tandis que les objets, les coins, les impasses, sont d'invisibles ponts qui unissent une émotion à l'autre. Sur un gigantesque clavier, chaque pas invente un code du raccourci, les notes évoquent de longues

¹ François, Catherine. 1992. *La ciudad infinita*. Valencia. Pre-textos (édition d'auteur). Inédit en français.

² François, Catherine. 2004. *L'arbre absent*. Genève. Les Éditions du Pernoud, col. El Dragón de Gales. Prochainement édité en espagnol.

histoires entre de brefs espaces silencieux. J'avance sur un plan fait de signes télégraphiques.

Il peut arriver qu'un matin l'on se réveille troublé par l'atmosphère particulière d'un lieu sans dimensions dans lequel les vides, la matière, sont en transformation et déplacement perpétuels. Les sensations vagues du rêve s'associent à des images trop définies. Un excès de précision et un excès de dépeuplement préparent l'obsession, la matière brute, première et à la fois définitive. Ses particules raréfiées sont à l'espace ce que les os et les dents sont au corps. Une partie de l'espace s'intensifie soudain jusqu'à se détacher du reste comme un organe qui se condenserait jusqu'à la solidification. Je m'affronte à quelque chose de vital duquel je ne peux fuir et que je ne peux pas non plus assimiler, à une intensité mate produite par un croisement de genres, à une impression qui se fait palpable, viscères ossifiés.

Avec des yeux à peine humains, je regarde la ville, ses maisons, ses portails; je la vis comme le ferait un animal, avec la tranquille curiosité d'un félin. Je flaire les couleurs sans pouvoir les identifier, et bien qu'il y existe un nom pour tout, chaque chose baigne dans une légère indifférence. Promenade dans la ville désarticulée: rues, escaliers, seuils, sont seulement juxtaposés, comme des mots. Je flâne sur un poème tel un insecte sur une page écrite: espaces blancs, traits noirs. Ma mémoire se fait intermittente, yeux d'animal, bouche d'homme. L'objet, son image et son nom sont des réalités équivalentes. Les choses que je vois doivent d'abord se métamorphoser avant d'être reconnues; ou plutôt elles doivent évoluer, devenir excessives. Elles doivent remplir l'espace sans distance qui sépare mon flair de ma mémoire d'homme. Homme perdu et solitaire, l'unique représentant d'une espèce mal définie. Le mot ne fait plus partie d'un apprentissage collectif, c'est une nouveauté, une trouvaille, une association étonnante qui abat les limites et ouvre des directions par où l'objet peut croître encore. Alors qu'il n'y a plus ni haut ni bas, j'ai la sensation de toucher l'endroit le plus profond et le plus large. Je continue cependant d'errer sur les ramifications d'un corail qui secrète son propre calcaire.

La ville déserte qui m'apparaît en rêve a la force brute d'une idée sans visage, une énergie potentielle qui élève des murs, multiplie les coins et les seuils. Cette obsession décharnée qui apparaît périodiquement sous une lumière blême est une impulsion interrompue prématurément, non pas comme une pensée inachevée, mais comme

une coupure nécessaire préservant l'intensité, la précaire définition de la ville. Ses limites devraient coïncider avec les dernières constructions, mais la précision envoûtante de chacune d'elles fait perdre le sens à tout le reste.

Je ne peux voir de la ville que des fragments qui disparaîtront soudainement, laissant dans la mémoire du rêve des abîmes comblés. D'autres cependant apparaissent, comme cette succession de notes sur un thème qu'aucune autre forme ne pourrait contenir, si ce n'est le parcours d'un personnage qui réduirait le labyrinthe infini à un trajet singulier.

Dans le rêve, le vagabondage est une autre manière de discourir. Les images impuissantes s'accumulent comme des objets en tas dispersés le long des rues. Étrange pouvoir des objets morts. Leurs formes demeurent, mais leurs fonctions premières se sont perdues il y a longtemps, alors que la ville qu'ils occupent n'a pas encore trouvé la sienne. Les pensées, comme des os entassés ou juxtaposés, jamais ne parviendront à composer une histoire. La ville infinie, aux membres déployés et enfin si semblables, construit son propre corps fragmenté, amoncelé, offrant la jouissance réitérée d'un érotisme sans sexe.

Une sensation particulière s'impose à chaque segment de rue. Attentif aux variations de l'extérieur, le corps se fait labyrinthe, rythme lancinant. Le regard perçoit les différences tandis que la sensation unit les pièces, superposant les images aux souvenirs. Quiconque peut se sentir à la fois auteur et personnage, libre dans une rue qui fait partie d'un plan, suivant le fil ténu d'une toile d'araignée jetée sur toute la ville. En s'attachant à la sensation fragile et unique, il se convertit en un personnage qui marche dans des déserts, des lagunes, qui dérive sur les taches de couleur d'une carte. Mais s'il lui arrivait de se perdre, la ville entière s'imposerait à tous les coins de rue, l'obligeant à se soumettre à un système arbitraire comme un aveugle recouvrant soudain la vue. L'observation qui confond le voir et le sentir est pour lui un mécanisme de défense. Le rire spontané ou l'angoisse qu'il ressent alors lui donnent le temps de conquérir l'indifférence propre aux personnages sans auteur. Observer signifie s'arrêter, couper le rythme apparent, mais l'image perçue se fait de suite trop grande, s'enfle jusqu'à devenir monstrueuse, excessivement réelle. Quelque chose cependant de plus profond refuse de s'arrêter et, comme un courant d'eau obstrué, gonfle dans la même proportion que l'image qui finit par envahir tout le reste.

Il existe une pensée inorganisée associée à la marche, collée à

elle comme un accessoire inévitable. Elle est confuse et n'a pas le temps d'opter pour une idée ni de la suivre car elle s'éloigne et se rapproche de toutes à la fois. Il est difficile de croire fermement à quelque chose pendant qu'on marche, comme si le fait de voir se répéter tant de différences mineures entre les choses ôtait aux mots leur pouvoir inconditionnel et minait toutes convictions. Ces fragiles particularités, retenues un moment, offrent un réseau de vérités qui se ramifient vers des lieux inconnus. À la fin on ne retient que le mouvement subtil qui réunit tant de choses et d'idées éparses. Les courants souterrains jaillissent à la surface pour former une oasis, une île, une intuition étrange. Et si je m'arrête, perplexe, quelque chose continue de progresser, m'envahit puis me déborde. Je suis submergée par des pensées en gestation, par des reflets persistants sur des objets oubliés, engloutis, par des voix qui flottent à la surface d'un fleuve, des couleurs de vêtements, des noms, de simples voyelles.

Le plan de la ville est inscrit sur la matière même de la pensée. Toutes deux occupent une extension neutre, terrain lisse, pensée informe, qui absorbe toutes sortes de signes. Quand elle se superpose à la promenade, la pensée est une matière première soumise à une élaboration hasardeuse.

L'espace et le temps, les paysages et le souvenir apparaissent unis par une nouvelle relation selon les termes d'une mécanique abstraite, faite de vitesses différentes et d'événements épars sur le chemin. Marcher dans la ville, c'est vivre mètre à mètre les gradations de vitesse et percevoir la confusion des images précipitées par la marche. Marcher et voir, penser et sentir ne sont pas des fonctions distinctes mais différents rythmes sur une seule et même surface.

Les rues sont des artères et mon corps en marche le rythme qui les fractionne, le sang qui les parcourt. Les rues sont des os, une matière dense qui croît. Je progresse avec elles, occupant l'espace, mesurant, scandant le terrain. Il faut trouver la bonne mesure, la tension qui fasse éclater l'organisation préalable de la ville, cette succession de pleins et de vides: tout se réduira alors à un labyrinthe de segments équivalents, mettant à nu la nouvelle anatomie de la ville.

Parviendrai-je à me perdre? L'envie surgit à n'importe quel moment, mais je me décide rarement à passer à l'action car le seul fait d'avoir à choisir pour cela une direction me paraît restreindre un

champ que je désire occuper entièrement. Ce quartier de Madrid, qui n'est pas le mien, me rappelle les endroits où je n'habite pas. Peut-être existe-t-il même des noms de pays que j'ignore encore. D'autres, connus depuis peu, sont de vagues abstractions qu'il faut bien remplir de quelque chose. Inventer d'autres paysages, d'autres races ou bien attendre qu'un nouveau désir vienne occuper au hasard le premier nom disponible?

Je marchai longtemps jusqu'à ce que tout se fût apaisé, jusqu'à ne plus penser qu'avec des yeux tranquilles, et au moment où s'épurait la vision, je découvris, loin et insignifiant, l'espace nu, en contemplant sans émotion ni souvenirs la disposition des édifices, des avenues et des parcs. Quand on se perd dans le silence, la réalité envahit l'imagination, qui n'est plus elle-même que terre vierge. Je m'étonnai une dernière fois avant de me soumettre à la précision inaccoutumée qu'acquerrait ce lieu banal qui se faisait aussi clair qu'un slogan sur la photographie d'une agence de voyage.

Je traversai la transparence de cet espace à la fois quelconque et si particulier qui se laissait pénétrer sans résistance. L'attention extrême portée à tout ce qui m'entourait fut ce qui me poussa à m'exclamer à voix basse: "C'est Buenos Aires!" Ma propre voix me surprit tout d'abord davantage que le sens de ce que je venais de dire. La pensée pouvait donc se paraphraser elle-même, produisant une voix seulement par excès? Le soleil ne s'était pas encore couché, la brume ne s'était pas levée. En fait, je ne remarquai aucun changement notable et cependant le paysage se faisait aussi irrévocable que ce nom sorti d'on ne sait où. Je demeurai immobile entre le dernier souvenir d'où je me trouvais et la première vision d'une autre réalité, dans un présent double, sans pouvoir me décider entre ces deux mondes, ni penser à l'un ni fuir vers l'autre. Buenos Aires jamais vu, produit d'une mémoire étrangère, de souvenirs imaginaires intacts jusqu'à présent, était une possibilité sans cesser d'être une vision réelle. L'évocation sonore avait soudain évoqué une tentation latente dans le paysage, et l'exotisme tout en surface coulait aussi dans mes veines comme une grande joie ou une grande fatigue.

M'étais-je perdue? En partie oui. Mais j'étais consciente que le voyage auquel j'assistais n'était pas à proprement parler le mien. Par un phénomène de réflexion du paysage sur mes yeux, ceux-ci avaient dévié le cours des images et s'étaient laissé entraîner avec elles jusqu'à voir ailleurs.

FRAGMENTOS DE *LA CIUDAD INFINITA*

Catherine François³

Traducción y nota introductoria de Santiago Auserón

Introducción

El primer libro de Catherine François fue escrito a partir de sus recorridos por las calles de Madrid, pocos años después de fijar su residencia en dicha ciudad a mediados de los años setenta. Prolonga en cierto modo los paseos urbanos de Baudelaire y Rilke, los combina con la densidad onírica del joven Artaud. Disponiendo impresiones del trayecto diario junto a fragmentos de sueños en los que la ciudad reaparece de forma obsesiva, la autora hace que emerja el inconsciente de la ciudad: su geometría proliferante, "contaminada de pura ausencia". En el discurso en paralelo del pensar y el andar por la ciudad, la visión del espacio interior se superpone con la imagen del espacio real, cuestionando su apariencia. La "ciudad desierta" que se revela como substrato de la que habita el gentío anónimo tiene su contrapartida en el "cuerpo robado", invadido por fantasmas del espacio exterior, revestido por rasgos que nunca son propios. La íntima relación del espacio urbano con la mente volverá a ser objeto de atención en otro libro de Catherine François: *El árbol ausente*⁴.

Me veo en sueños andando con pasos de fieltro por la acera desierta. Paredes, calles, construcciones altas y bajas se suceden, obstáculos que hay que salvar, postes a esquivar, y la memoria de insecto que me hace encontrar la dirección (¿pero qué dirección?), llamar a la puerta y entrar.

Los recuerdos, como una puerta que se abre y se cierra, sólo sirven para volverte más indeciso. Había una piedra tan parecida a todas las demás que tuve que esforzarme mucho sólo para poder mirarla.

Esta ciudad no está muerta sino desierta desde siempre, contaminada de pura ausencia. Un recuerdo de función incierta vaga por las calles. Las calles, de algún modo, crean el lugar al que van a desembocar, producen los términos, las paradas momentáneas, mientras que los objetos, los rincones, las callejuelas sin salida, tienden puentes invisibles entre una emoción y otra. Sobre un teclado gigantesco, cada paso inventa un código del atajo, una nota despierta

³ François, Catherine. 1992. *La ciudad infinita*. Valencia. Pre-textos, gestión editorial (edición de autor).

⁴ François, Catherine. 2004. *L'arbre absent*. Ginebra. Les Éditions du Pernoud, col. El Dragón de Gales. De próxima publicación en castellano.

largas historias entre breves espacios de silencio. Continúo avanzando sobre un plano hecho de signos telegráficos.

Puede que una mañana despertemos turbados por la particular atmósfera de un lugar sin dimensiones, en el que los vacíos y la materia están en transformación y desplazamiento perpetuos. Las sensaciones vagas de los sueños se asocian con imágenes demasiado definidas. Un exceso de precisión y un exceso de despoblamiento preparan la obsesión. De ellos emerge la materia bruta, prima y definitiva a la vez. Sus partículas enrarecidas son al espacio lo que los huesos y los dientes son al cuerpo. Una parte del espacio se intensifica de pronto hasta separarse del resto, como un órgano que se condensa hasta la solidificación. Me enfrento a algo vital, de lo cual no puedo huir y que tampoco puedo asimilar, una intensidad mate producida por un cruce de géneros, un silencio que se hace palpable, vísceras osificadas.

Con ojos apenas humanos observo la ciudad, sus casas, sus portales, la vivo como lo haría un animal, con la tranquila curiosidad de un gato. Sin llegar a identificarlos, olfateo los colores y, aunque exista un nombre para todo, cada cosa se hunde en una ligera indiferencia. Paseo por la ciudad desarticulada: calles, escaleras, umbrales tan sólo yuxtapuestos, como palabras. Transito por un poema como un insecto por la página escrita: espacios blancos, trazos negros. Mi memoria se hace intermitente, ojos de animal, boca de hombre. El objeto, su imagen y su nombre son realidades equivalentes. Las cosas que veo deben metamorfosearse primero antes de ser reconocidas; o más bien deben evolucionar, devenir excesivas. Deben llenar el espacio inextenso que separa mi olfato de mi memoria de hombre. Hombre perdido y solitario, único representante de una especie mal definida. La palabra ya no forma parte de un aprendizaje colectivo, es una novedad, un hallazgo, una sorprendente asociación que abate límites y abre vías por donde el objeto puede crecer aún. Cuando por fin no hay arriba ni abajo, tengo la sensación de llegar al lugar más ancho y a la vez más profundo. Sin embargo sigo errando por las ramificaciones de un coral que segrega su propia calcificación.

La ciudad desierta que aparece en mi sueño tiene la fuerza bruta de una idea sin rostro, energía potencial que eleva muros, multiplica las esquinas y los umbrales. Esa obsesión desencarnada que periódicamente se muestra bajo una luz macilenta es un impulso interrumpido antes de tiempo; pero no como un pensamiento que quedase inacabado, sino más bien como un corte necesario que

preserva la intensidad, la precaria precisión de la ciudad. Sus límites debieran estar allí donde terminan las construcciones, pero la endemoniada exactitud de cada una a todo quita el sentido.

No puedo ver de esa ciudad más que fragmentos que desaparecerán de repente, dejando abismos colmados en la memoria del sueño. En cambio aparecen otros, como esta sucesión de notas sobre un tema que ninguna otra forma podría contener, salvo el recorrido de un personaje que redujera el infinito laberinto a un trayecto singular.

El vagabundeo en sueños es otra manera de discurrir. Las imágenes se acumulan impotentes, como objetos en montones dispersos sobre las aceras. Extraña fuerza la de los objetos muertos. Sus formas demoran, mas su función primitiva se perdió hace tiempo, mientras la ciudad que habitan todavía no ha encontrado la suya. Como huesos acumulados o yuxtapuestos, los pensamientos nunca acabarán de componer una historia. La ciudad infinita construye su propio cuerpo troceado, amontonado, que regenera al desplegar sus miembros al fin tan parecidos, proporcionando a cada paso el goce reiterado de un erotismo sin sexo.

Una sensación particular se impone en cada segmento de la calle. Atento a las diferencias del paisaje, el cuerpo se hace laberinto, ritmo lancinante. La mirada recoge los elementos mientras la sensación une las piezas, capas de estímulos sobre capas de recuerdos. Cualquiera puede sentirse a la vez autor y personaje, libre en una calle que forma parte del plano, siguiendo el hilo tenue de una tela de araña echada sobre toda la ciudad. Al retardarse en la sensación única y frágil, se convierte en viajero que va por desiertos y lagunas, a la deriva sobre las manchas de color de un mapa. Pero si llegase a perderse, la ciudad entera se impondría en cada esquina, y habría de somerterse a un sistema arbitrario, como un ciego que de pronto recupera la vista. La observación que confunde ver y sentir es para él un mecanismo de defensa. Una risa involuntaria o la angustia que le invade le dan tiempo para conquistar la indiferencia propia de los personajes sin autor. Observar significa detenerse, cortar el ritmo aparente; pero la imagen percibida se agranda enseguida en exceso, se hincha hasta volverse monstruosa, excesivamente real. Algo más profundo se niega a detenerse y crece, como una corriente de agua obstruida, en la misma proporción que la imagen, acabando por ahogar todo lo demás.

Existe un pensamiento inorganizado asociado al andar, pegado a él como un accesorio inevitable. Es confuso y no tiene tiempo de optar

por una idea ni de seguirla, pues escapa y se aproxima de todas a la vez. Es muy difícil creer, mientras uno camina, en algo con firmeza, como si el hecho de ver repetidas tantas diferencias menores entre las cosas quitase su poder incondicional a las palabras, minando cualquier convicción. Todas esas frágiles particularidades, retenidas un momento, forman una red de verdades que se ramifican hacia lugares desconocidos. Al final uno retiene tan sólo el movimiento sutil que reúne tantas cosas e ideas dispersas. Las corrientes subterráneas brotan en la superficie para formar un oasis, una isla, una ocurrencia extraña. Y si me detengo, perpleja, algo sigue avanzando, me invade y luego me desborda. Estoy sumergida por pensamientos en gestación, reflejos que persisten en objetos olvidados, hundidos, voces que flotan en la superficie de un río, colores de ropa, nombres, simples vocales.

El plano de la ciudad está impreso en la materia misma del pensamiento. Ambos discurren por una extensión neutra, terreno allanado, pensamiento sin formular, que absorbe todos tipos de signos. Cuando se superpone al paseo, el pensamiento es materia prima, sometido a una elaboración azarosa.

El espacio y el tiempo, los paisajes y el recuerdo aparecen unidos en una nueva relación según los términos de una mecánica abstracta, hecha de diversas velocidades y acontecimientos dispersos por el camino. Andar por la ciudad es vivir metro por metro los gradientes de la velocidad, ver en la precipitada confusión de las imágenes. Andar y ver, pensar y sentir no son funciones distintas, sino distintos ritmos sobre una misma superficie.

Las calles son arterias y mi cuerpo en marcha el ritmo que las fracciona, la sangre que las recorre. Las calles son huesos, una materia densa que crece. Yo progreso con ellas, ocupando el espacio, midiendo, escandiendo el terreno. Es preciso encontrar la buena medida, la tensión que haga estallar la organización previa de la ciudad, esa sucesión de llenos y vacíos: todo se reducirá entonces a un laberinto de segmentos equivalentes, dejando al desnudo la nueva anatomía de la ciudad.

¿Conseguiré perderme? Este deseo surge en cualquier momento pero rara vez me decido a pasar a la acción, pues el solo hecho de tener que elegir para ello una dirección me parece restringir demasiado el campo que quiero ocupar por entero. Un barrio de Madrid que no es el

mío me recuerda los lugares en los que no vivo. Quizá existan incluso nombre de países que aún ignoro. Otros, conocidos hace poco, son vagas abstracciones que con algo tendré que rellenar. ¿Inventar otros paisajes, otras razas, o bien esperar a que un nuevo deseo venga a ocupar el primer nombre disponible al azar?

Anduve mucho tiempo hasta que todo se fue apaciguando, hasta no pensar ya más que con ojos tranquilos y, al mismo tiempo que la visión se depuraba, descubrí, lejano e insignificante, el espacio desnudo, al contemplar sin emociones ni recuerdos la disposición de los edificios, avenidas y parques. Cuando uno se pierde en el silencio, la realidad invade la imaginación que entonces no es ella misma sino terreno libre. Me sorprendí por última vez antes de someterme a la precisión inhabitual que adquiriría aquel lugar anodino, que se hacía tan claro como un eslogan sobre la foto de una agencia de viajes.

Atravesé la transparencia de aquel lugar cualquiera y a la vez particular, que se dejaba penetrar sin resistencia. La atención extrema que prestaba a todo el entorno fue lo que me empujó a exclamar en voz baja: "¡Es Buenos Aires!" Mi propia voz me sorprendió al principio más que el sentido de lo que acababa de decir. ¿Podría entonces el pensamiento parafrasearse a sí mismo, produciendo una voz sólo por exceso? El sol todavía no se había puesto ni se había levantado la bruma. De hecho no noté ningún cambio destacable y sin embargo el paisaje se hacía tan irrevocable como ese nombre salido de no sé dónde. Permanecí inmóvil entre el último recuerdo de donde me hallaba y la primera visión de otra realidad, en un presente doble, sin poder decidirme entre esos dos mundos, ni pensar en uno ni huir hacia el otro. Buenos Aires nunca vista, producto de una memoria ajena, de imaginarios recuerdos intactos hasta ahora, era una posibilidad sin dejar de ser una visión real. La evocación sonora había despertado de pronto una tentación latente en el paisaje y el exotismo, del todo en superficie, corría también por mis venas como una gran alegría o un gran cansancio.

¿Me había perdido? En parte sí. Pero era consciente de que el viaje al que asistía no era propiamente el mío. Por un fenómeno de reflexión del paisaje en mis ojos, éstos habían desviado el curso de las imágenes y se habían dejado arrastrar con ellas hasta ver en otro lugar.
